

INQUIETUDE SPIRITUELLE ET RATIONALISME
PHILOSOPHIQUE DANS «L'APOLOGIE»
DE PASCAL

MAURICE REY

INSTITUT FRANÇAIS DE BARCELONE

Este trabajo expone la problemática espiritual pascaliana suscitada por su condición de cristiano en una época racionalista El autor la concreta en tres inquietudes 1.ª) impotencia de la razón (lo infinitamente pequeño) ante la naturaleza (lo infinitamente grande). Esa inquietud se origina en la ciencia físico-matemática del s. XVII; significa el hundimiento de la síntesis medieval el universo a la medida del hombre; queda el hombre (nada) "ante" el universo (todo) 2.ª) miedo del hombre ante el "silencio eterno" del espacio infinito; en esa nueva inquietud se oponen eternidad y temporalidad; el hombre es finitud, su esencia es la muerte. 3.ª) Pascal se inquieta ante la indiferencia del incrédulo El hombre en su interés científico, olvida la eternidad —su salud eterna.

Pascal pretende superar este puro planteamiento 1.º) la razón conoce la naturaleza y se conoce a sí misma. Como ser consciente el hombre es superior al universo 2.º) Pascal busca inquietar al indiferente, retrotraerlo al miedo, patentizarle su esencia finita para que, obligado por las razones del corazón, abandone la "libido sciendi" por el interés sobrenatural.

Acaba el autor considerando la falta de sentido histórico en Pascal —el hombre solo ante Dios, el mundo como su obstáculo— Sin embargo, salva lo humano frente a la unilateralidad científica, concilia la ciencia y la religión

This is an exposition of the spiritual problems Pascal had to face, being a Christian during a period of rationalism There seem to be three main problems. (1) The helplessness of reason, as infinitely small, before nature, as infinitely great. This problem appeared in seventeenth-century physico-mathematical science, as the collapse of the medieval view that universe belongs to the same scale as man; man (nothing) had been left facing the universe (all) (2) The human fear of the "eternal silence" of infinite space. In this new problem eternity and time oppose each other; man is finite, his essence is death (3) Pascal is puzzled by the indifference of unbelievers With his scientific interests man forgets eternity, and his eternal salvation.

Pascal wanted to overcome such problems by asserting that (1) reason knows nature and knows herself as well; as a conscious being, man is superior to the universe (2) Pascal tried to upset the indifferent, to make him fear, to show him his finite essence so that, pushed by "reasons of the heart", he would abandon the "libido sciendi" for a supernatural interest.

Finally Pascal's lack of historical sense is shown, since he conceived man as alone before God and the world as his obstacle Nevertheless, Pascal spared man from scientific oneness and reconciled science and religion

1

On peut mieux situer la pensée religieuse de PASCAL si l'on se souvient qu'il a été aussi un savant. PASCAL rédige les fragments de son *Apologie*, que nous connaissons sous le nom de *Pensées*, à un moment particulièrement exaltant de l'histoire des Mathématiques et de la Physique, histoire dans laquelle il a joué un rôle important.

C'est le moment où les mathématiciens envisagent sérieusement le problème de l'infinité de l'espace géométrique, et de son infinie divisibilité, et où les physiciens s'assurent définitivement de l'inertie de la Matière.

Jusqu'au xviiième siècle, la pensée chrétienne, au cours de la synthèse opérée par les temps, avait fait route commune avec la philosophie, la physique et les mathématiques héritées de la Grèce. Elle s'était associée à la représentation d'un cosmos finalement rassurant. L'atome antique était très petit, mais non infiniment petit. Comme il était l'élément métaphysique de la substance matérielle, il mettait un terme aux entreprises de la division idéale mathématique. D'autre part, la voûte céleste était la frontière matérielle du monde visible, au-delà de laquelle commençait le domaine de l'invisible et du divin. L'Univers était grandiose, certes, mais à la mesure de l'homme, c'est à dire de ses sens et de son imagination. Ce cadre fini était ordonné à l'homme — même si l'on commençait à douter sérieusement autour de PASCAL que l'homme fût réellement placé en son centre astronomique— doute qui avait provoqué les sanctions ecclésiastiques que l'on sait contre GALILÉE, en 1633, alors que PASCAL avait 10 ans.

Mais quoiqu'il en fût de cette question de physique céleste à l'époque où PASCAL rédigeait ses *Pensées* —et sur laquelle il n'a pas voulu prendre position— les mathématiques permettent de spéculer sur l'espace abstrait, qu'il soit infiniment grand ou infiniment petit. Et PASCAL est saisi d'un effroi d'homme moderne qui jette un regard nouveau sur l'infini.

2

La méditation de PASCAL sur les deux infinis est la plus célèbre parcequ'à l'inverse d'autres fragments, elle est très largement développée. Par ailleurs, elle fait appel à l'expérience et à l'imagination d'une manière très frappante PASCAL évoque le

“ciron”, ce minuscule insecte, quasi-imperceptible, et dans lequel il faut imaginer, en attendant de les voir avec les microscopes du siècle suivant : des veines, dans ces veines, des gouttes, dans ces gouttes des vapeurs, etc..., ces microéléments pouvant être à leur tour considérés par rapport à des corps encore plus petits, comme aussi gigantesques que des soleils. C'est là un exercice dans le goût de l'époque, si on nous accorde de le rapprocher de l'hypothèse du Malin Génie, des *Méditations* de DESCARTES, ou de certains des *Exercices Spirituels* de SAINT IGNACE DE LOYOLA. En réalité, si cet exercice de l'imagination vise à exaspérer l'imagination elle-même, c'est qu'il est sous-tendu par une pensée : celle des possibilités de l'analyse mathématique qui enthousiasmait autant PASCAL que DESCARTES, et sur laquelle PASCAL s'est expliqué de manière fort précise à propos de la divisibilité à l'infini de l'espace des géomètres, qu'il admettait parfaitement quant à lui, contre l'opinion du CHEVALIER DE MÉRÉ (1).

PASCAL, d'ailleurs, s'adresse au libertin, qu'il veut jeter dans le trouble, et voir sortir de son orgueilleuse assurance. Mais si l'on tient compte de l'ensemble des *Pensées*, il est permis de douter que cette inquiétude ou que cette frayeur pascalienne devant la disproportion de l'homme et de la nature ait été la plus sincère, ou même la plus chrétienne. Pourquoi serait-il plus chrétien de s'effrayer devant l'immensité du monde plutôt que de s'en émerveiller et de s'en réjouir, et de rendre grâce à Dieu pour sa Toute-Puissance ?

PASCAL a beau nous avouer, au terme de cette méditation sur les deux infinis qu'il est découragé par l'état misérable de notre raison. “Ne cherchons donc point d'assurance et de fermeté” conclut-il, et ailleurs : “Nous sommes incapables de savoir certainement et d'ignorer absolument”. Ne considérons pas ces paroles comme définitives. PASCAL a connu la certitude en physique et en mathématiques. Si l'on replace cette méditation parmi les autres, on s'aperçoit que ce premier effroi de l'homme en face de l'immensité de l'Univers est facilement surmonté par PASCAL. Il lui suffit de la Raison naturelle, scientifique et philosophique.

3

En effet, au moment où la raison scientifique assure PASCAL que l'Univers est doublement insondable, elle l'assure aussi que

(1) PASCAL, Opuscule “De l'esprit géométrique”.

la matière est purement et définitivement inerte. Aussi gigantesques que soient ses forces, elles ne sont que des forces physiques. Si PASCAL a en horreur les espaces vides, la matière, elle, et il s'en est assuré, n'a pas "horreur du vide": elle est inconscience absolue. L'Homme, roseau pensant, malgré la supériorité écrasante de l'Univers, sait pourtant de toute évidence qu'il lui est supérieur. La sensation, le plaisir, le désir, la peur et la souffrance elles-mêmes n'ont pas de sens pour la matière, ils ne peuvent donc avoir un sens que pour une conscience. Par la pensée, l'homme sait bien qu'il est d'un autre ordre que l'étendue. Sa souffrance et sa misère sont elles-mêmes signes de l'originalité de son existence. "Par l'étendue, l'univers m'engloutit et me comprend, par la pensée, je le comprends" (2).

Cette position de la conscience par opposition à la matière inconsciente n'est pas originale. C'est l'affirmation tranquille et assurée de DESCARTES et de tous ses successeurs classiques. L'existence de la conscience se fonde sur une intuition rationnelle, la plus profonde et la plus simple, en même temps que la plus quotidienne: celle que la conscience prend d'elle-même. Avec le *Cogito* pascalien du "roseau pensant", l'homme, malgré sa taille infime, est sauvé en face du monde gigantesque: il n'est pas un néant, il est bien quelque chose de grand. Si PASCAL est toujours actuel, c'est d'abord parcequ'il a rejoint cette grande certitude de la philosophie éternelle.

4

PASCAL est en somme trop cartésien pour avoir réellement peur devant l'infini, même si l'on se refuse à nier que cette peur ait été vécue, ou sentie par lui, d'une manière ou d'une autre. Retenons-le comme un élément de la sensibilité pascalienne, ce frémissement de frayeur devant le spectacle du ciel étoilé, sous lequel PLATON croyait entendre les harmonies de la musique des sphères célestes, sous lequel KANT, la loi morale au coeur, se sentait rempli de vénération. Mais le véritable accent de l'inquiétude spirituelle de PASCAL doit être cherché ailleurs. Une note, un peu plus loin, nous y invite: elle remet en effet le thème précis de cette frayeur à sa juste place. Ce n'est plus devant les espaces infinis, mais "devant leur silence éternel" (3) qu'il s'effraie. Cette éternité appartient bien à la matière en effet aux atomes indestructibles, puisqu'il sont simples, et aux astres. Et

(2) "Pensées", Ed.-Brunschvicg, 348.

(3) Ed. Brunschvicg, "Pensées", 348

c'est bien à cette éternité si désirable que s'oppose la temporalité humaine. Ce n'est pas tant dans la finitude spatiale que l'homme se sent misérable, mais dans la finitude du temps.

Il ne faut pas entendre par là que PASCAL s'en tient au thème de la fuite du temps, cher aux poètes. Ce n'est pas seulement la comparaison de sa durée infime et de l'éternité qui l'accable. C'est encore le fait d'être "embarqué", dans une existence qu'il n'a pas demandée, avec la certitude absolue qu'il devra en sortir, tout en demeurant dans l'incertitude de l'heure de sa mort. Plus profondément que devant la matière, c'est devant la mort, à notre avis, que le mot pascalien : "Nous sommes incapables de savoir certainement et d'ignorer absolument" devrait s'appliquer. Ainsi notre existence n'est pas seulement finie, elle est constamment menacée, fragile, dramatique.

Ce souci de la mort, placé au centre de la philosophie de l'homme, est évidemment une grande originalité de PASCAL, par rapport à DESCARTES ou à SAINT THOMAS. Mais le problème n'est pas nouveau. Il appartient, avant PASCAL, à deux grandes traditions, qui semblent parfois concourir, bien qu'en réalité, elles se tournent le dos. La première, c'est la Tradition chrétienne, avec l'Ancien Testament et les Evangiles, qui recommandent à l'homme de méditer la mort, de demeurer vigilant, parcequ'il ignore l'heure, et que la mort viendra comme un voleur. La seconde, c'est la Sagesse antique, et tout spécialement stoïcienne, qui a rencontré le souci de la mort parce que son premier problème n'était pas celui de la Connaissance, mais d'abord celui du Bonheur, de la vie terrestre bienheureuse.

PASCAL était nourri de ces deux traditions, ce qui lui permet de les faire dialoguer, mais il en fait éclater les divergences.

Le Chrétien et le Stoïcien doivent tous deux méditer la mort, mais pas de la même façon.

Si le Stoïcien médite la mort, phénomène naturel, c'est surtout pour éviter d'en avoir peur. Il doit se rassurer. Puisque la mort est un phénomène naturel, elle est finalement à peine un mal ; le seul mal, c'est la peur. C'est ce mal énorme qu'est la peur qui aggrave le petit mal qu'est la mort, et qui nous rend cette mort si horrible. Ainsi, faute de pouvoir supprimer par la pensée ce petit mal de la mort, on peut du moins éliminer de la pensée ce grand mal qu'est la peur, pour aborder sereinement la mort et accomplir la nature.

Pour le Chrétien, même si la mort est naturelle, et même si elle n'est pas le plus grand des maux, elle demeure un grand mal, dont il ne s'agit pas de diminuer ou de supprimer l'horreur. Le Christ s'est incarné pour racheter l'homme de ce mal. Quant à la peur de la mort, elle n'est pas un mal, elle est aussi naturelle que la mort elle-même. La peur de la mort n'est pas dérai-

sonnable, elle peut même être salutaire. C'est l'absence de peur qui semble plutôt contre nature. Certes, on doit, et on peut en effet, réduire cette peur, et c'est un courage qui honore l'homme, mais qui ne supprime pas la mort. Ce courage n'est même pas obligatoire, si l'on en croit, au XX^e siècle une oeuvre chrétienne, comme le *Dialogue des Carmélites* dont le thème consiste à montrer précisément que la peur peut être le partage des saints, comme elle a été le partage du Christ pendant sa Sainte Agonie. Pour BERNANOS, cette peur naturelle, comme toute la nature humaine a été rachetée.

Nous avons ramené, on le voit, le problème de la mort sur le plan de la psychologie, de la sensibilité; mais c'est bien ce plan là qui est, en partie du moins, celui de l'inquiétude spirituelle. C'est évidemment à sa foi de croyant, qui a spiritualisé sa sensibilité personnelle et son expérience humaine, que PASCAL doit cette philosophie si originale en son siècle de la condition humaine, son anthropologie. Sa science de savant lui est, sur le problème de notre dramatique finitude, aussi "inutile et incertaine" que la philosophie cartésienne elle-même. Les accents qu'il tire de son christianisme l'opposent constamment aux assurances stoïciennes, dont le libertin se cuirasse pour justifier trop souvent son indifférence religieuse. MONTAIGNE, et DESCARTES lui-même, composaient avec le stoïcisme. PASCAL le combat.

A l'aurore de la science théorique moderne, PASCAL devine lucidement que celle-ci ne nous délivrera jamais de la mort. Elle ne peut qu'entretenir en nous un optimisme illusoire, plus fou en définitive que la folie de la Croix. Certains contemporains ont désigné PASCAL comme un lointain précurseur de nos existentialismes modernes, c'est peut-être trop dire. Pourtant il est certain que dans son siècle, PASCAL réagit contre l'essentialisme cartésien. Pour DESCARTES, l'essence de l'homme est la pensée; l'union de l'âme et du corps, un accident, comme leur séparation. Pour PASCAL, la mort est bien l'évènement fondamental qui définit notre existence et retentit constamment sur elle.

5

Ainsi, l'inquiétude spirituelle devant notre finitude temporelle est-elle plus sincère et plus chrétienne que l'effroi devant les deux infinis. Mais il est, chez PASCAL une autre forme d'inquiétude, ou d'effroi, aussi sincère et aussi chrétienne que la seconde, bien qu'elle se distingue aisément de celle-ci. C'est l'inquiétude devant l'indifférence de l'incroyant

Il est vrai que cette troisième forme d'inquiétude ne donne pas lieu à des développements aussi frappants que la première. Prenons-y garde cependant, car PASCAL nous avoue que c'est elle qui inspire toute la composition des *Pensées*.

Pour bien la comprendre, il faut revenir, tant le thème en est riche, sur notre condition temporelle. Notre existence est limitée dans le temps et définie par la mort. Mais le fonctionnement de notre pensée est lui-même soumis à l'ordre du temps.

C'est une idée banale, pour la psychologie moderne, de dire, après KANT, WILLIAM JAMES, BERGSON, PROUST... que nos pensées s'ordonnent dans le temps. Que, par exemple, la distraction est la condition même de l'exercice de l'attention, puisqu'on ne peut faire attention à plusieurs choses à la fois. Ou que l'oubli est la condition d'exercice de la mémoire, puisque nous ne pouvons évoquer nous souvenirs que l'un après l'autre, le second souvenir venant chasser le premier. Mais, pour une pensée antérieure à KANT, et même si elle doit quelque chose à SAINT AUGUSTIN, c'est une remarque géniale que la note de PASCAL : "Une seule pensée nous occupe, nous ne pouvons penser qu'une chose à la fois; dont bien nous prend selon le monde, non selon Dieu" (4) KANT a fait du temps, sans aucune nostalgie métaphysique, la condition de possibilité de notre expérience sensible. Mais PASCAL a soif d'éternité, cette soumission de notre pensée au temps est faiblesse, infirmité de notre nature. Elle est la raison profonde de notre inconstance. Elle est aussi la cause de notre inclination au "divertissement". Un "éternuement absorbe toutes les fonctions de l'âme" (5) Poursuivre une balle nous occupe tout entiers, et nous fait oublier le deuil de la veille; courir l'après-midi après un lièvre interrompôt les grands desseins politiques de la matinée.

En somme le problème se pose en ces termes :

Notre temps est limité, et constamment menacé, d'une part. D'autre part, nous ne pouvons penser qu'une chose après l'autre.

Il est évident que l'homme, s'il se prétend raisonnable, doit établir un ordre dans ses pensées, et considérer en premier les plus graves et les plus urgentes. Mais la misère de la condition humaine est trop pénible à considérer. L'homme n'a pas un regard pour le seul problème qui vaille la peine d'être posé dans une existence temporelle, à savoir, celui d'un salut éternel. Et comme malgré cette folie, PASCAL philosophe continue pourtant à croire que l'homme est raisonnable. PASCAL croyant s'étonne

(4) "Pensées" Ed Brunshvicg, Section 2, 145

(5) Id, Section 2, 160

et s'effraie de cette scandaleuse fuite devant la vérité. Et nous passons alors du plan de la finitude de l'homme à celui de sa culpabilité.

Certes, PASCAL éprouve de la compassion pour qui, privé des assurances de la Foi, gémit sincèrement dans le doute, n'épargnant rien pour en sortir. Quant aux autres qui se détournent de la recherche, et il leur arrive de s'en vanter: "Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, elle m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit, elle m'étonne et m'épouvante, c'est un monstre pour moi" (6)

L'âme est-elle immortelle? Il est sans doute difficile de répondre à cette question par la raison naturelle, mais il n'est pas naturel, il est monstrueux, de ne pas se poser la question. Pascal le redit: "Il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est" (7). La question est inévitable pour un être temporel et raisonnable, mais il fait tout pour l'éviter dans le divertissement, la chasse, le jeu, les vanités sociales. Cette vérité si fortement pascalienne paraît être traduite par quelques uns de nos psychanalistes, lorsqu'ils nous révèlent qu'il arrive à l'homme de ne pas s'aimer

La science moderne ne nous donne aucune assurance relative à cette immortalité. Cette science, finalement, pourrait bien n'être que la plus subtile des formes du divertissement. C'est bien un savant qui se propose, dans l'une de ses "pensées", d'"écrire contre ceux qui approfondissent trop les sciences"! (8) C'est que PASCAL, avant SCHELLING, soupçonne que l'on aime davantage la recherche de la Vérité que la contemplation de la vérité déjà trouvée. Qu'il en va de la science comme de la chasse, ou du jeu. "Nous ne recherchons jamais les choses, mais la recherche des choses" (9). La science ne peut nous guérir de notre finitude, et pourtant, elle risque d'exiger tout notre temps. Il nous faut donc nous prémunir, non contre la science elle-même, mais contre les illusions qu'un scientisme peut faire naître en nous. La science ne peut et ne doit pas prétendre à nous rassurer.

PASCAL est donc inquiet pour le salut de l'indifférent tranquille. Il ne sera tranquille que lorsqu'il aura inquieté l'indifférent. Et cette troisième forme de l'inquiétude spirituelle, née de la Foi et de la Charité, mériterait peut-être d'être appelée apostolique.

(6) "Pensées", 211

(7) "Pensées", 210

(8) "Pensées", Section 2, 76.

(9) "Pensées", Section 2, 135

6

On a voulu voir entre le PASCAL croyant et le PASCAL savant des contradictions qui auraient leur origine, non comme nous venons de l'indiquer, dans les Vertus théologiques, mais dans une histoire personnelle. UNAMUNO remarquait que la foi pascalienne consistait surtout à se sermonner soi-même, que la logique n'était pas, chez PASCAL, une dialectique, mais une sorte de polémique introvertie menée contre le moi (10). Plus récemment, Charles BAUDOIN parle d'une révolte de PASCAL contre la science, explicable psychanalytiquement. Selon lui, elle exprimerait la réaction tardive d'un homme, qui, ayant perdu sa mère à l'âge de trois ans, avant d'avoir fixé son attachement oedipien, se dresse contre l'éducation trop exclusivement intellectuelle, imposée par son père. Toutes ces explications ont leur valeur, mais finalement, il paraît plus important de *comprendre* la pensée de PASCAL telle qu'elle est, telle qu'elle peut être critiquée ou admirée, plutôt que de *l'expliquer* par des schémas psychologiques qui renvoient à une biographie inévitablement particulière. Il nous faut prendre les significations de la pensée de PASCAL au sérieux, telles d'ailleurs qu'elles ont été vécues historiquement au niveau de la conscience claire de PASCAL. Le problème de la mort ne se pose pas que pour les malades, ou les orphelins de mère, il se pose aussi pour les bien-portants. Et c'est pourquoi il faut se garder d'employer, à propos des trois types d'inquiétude spirituelle que nous avons relevés chez PASCAL, le mot d'angoisse.

Ce mot, qui est fort répandu de nos jours, n'existe pas dans le vocabulaire pascalien. Mais certains auteurs romantiques, CHATEAUBRIAND ou BARRÈS, qui ont représenté souvent un PASCAL tourmenté, seraient peut-être responsables de l'application du mot angoissé à PASCAL. Peut-être aussi l'iconographie pascalienne a-t-elle trop exclusivement répandu le magnifique masque mortuaire, où les courbes tendues à l'extrême du front et du nez expriment l'effort spirituel douloureux. Une copie de ce masque était suspendue dans la bibliothèque de GIDE, en compagnie duquel ce tourmenté — c'est de GIDE que je parle — aimait à se faire photographier. Quelle que soit la valeur documentaire d'un masque mortuaire, il lui manque quelque chose d'essentiel : le regard. Il faut contempler le masque de PASCAL, mais sans oublier ce portrait peint par PHILIPPE DE CHAMPAIGNE, avec ce regard qui nous pénètre, et ce pli de la bouche, prête à

(10) "Revue de Méthaphysique et de Morale", 1923

répartir et à railler (11). Les psychologues regardent PASCAL, ils oublient que PASCAL les regarde, et que ses *Pensées* les concernent.

Nous lisons bien souvent les *Pensées* comme s'il s'agissait d'un journal intime, qui exprimerait jour après jour, et pendant toute la longueur d'une vie, la morosité de leur auteur. Mais PASCAL n'a pas poursuivi, en composant son *Apologie*, le "sot projet de se peindre" qu'il condamnait chez MONTAIGNE. La nuance de mélancolie que les Romantiques ont chantée lui était parfaitement étrangère. S'il est un livre qui fût préparé pour être lu, pour s'adresser à quelqu'un, et à quelqu'un de précis, qui fût inspiré par le propos délibéré de convaincre et de convertir, c'est bien celui-là qui ne fût jamais terminé : *L'Apologie*.

Les travaux de l'érudit LAFUMA établissent qu'une grande partie des *Pensées* était déjà rédigée vers 1658, et qu'elle le fût hâtivement; c'est donc peu après l'époque où PASCAL terminait ses *Provinciales*. Cet homme que l'on croit abîmé dans l'angoisse, mais qui était seulement saisi par la zèle de la Foi, venait de terminer des satires morales qui firent rire la France entière.

La santé chancelante de PASCAL ne suffit donc pas à expliquer les *Pensées*. C'est un réalisme lucide de la condition humaine, et une foi vive, qui entretiennent PASCAL dans une inquiétude, un souci spirituel que nulle science ne peut guérir. PASCAL n'est pas un écorché vif qui projette généralement ses complexes, mais un penseur chrétien qui ramène l'attention de la raison, sollicitée par les sciences nouvelles qui se découvrent à elle, à l'essentiel et dramatique problème de l'existence. Ainsi définie, la pensée pascalienne appartient à l'histoire de la philosophie, et s'arrache aux tentatives de réduction psychologique.

7

On peut dès lors faire trois remarques au sujet d'une telle philosophie.

1) Que l'inquiétude spirituelle de PASCAL devant le développement du *Savoir* rationnel ne coïncide pas exactement avec notre angoisse contemporaine devant l'accroissement gigantesque du *Pouvoir* technique de l'homme. Au XVII^e siècle, l'homme ne se conçoit encore que comme un sujet connaissant, et non comme un agent de transformation du monde. PASCAL ne nous

(11) Nous faisons nôtre la thèse de plus en plus généralement acceptée de M. Ulysse Moussali, qui a pu dater ce tableau entre (1656 ou 1657).

met en garde que contre la *Libido sciendi*, la concupiscence de l'esprit, qui nous détourne de notre intérêt surnaturel.

2) Dans son *Apologie*, PASCAL n'utilise pas d'arguments scientifiques pour arracher l'incroyant à sa tranquillité. Les sciences, pour PASCAL ne fournissent pas de matériaux, de "pierres d'attente" pour une théologie, (une exception pourtant lorsqu'il montre à l'incroyant que l'idée d'ubiquité divine n'est pas absurde, mais que les géomètres peuvent concevoir un point se déplaçant à une vitesse infinie dans toutes les directions à la fois) (12). Mais c'est uniquement par la considération de la condition humaine que PASCAL veut amener l'incroyant à tenter une expérience religieuse, ce qui est l'argument ultime du Par. Des savants ou des philosophes chrétiens ont tenté parfois de faire une synthèse, en montrant que l'idée d'un Dieu, présent et agissant dans la nature, n'est pas une hypothèse scientifique invraisemblable. THEILHARD DE CHARDIN serait de ceux-là. Au xviième siècle, une telle synthèse n'était pas impensable : MALEBRANCHE a tenté de concilier la physique mathématique cartésienne et l'augustinisme. La connaissance scientifique du monde n'est alors qu'un degré plus élevé de la vision en Dieu, dont nous jouissons déjà, mais à un degré inférieur, dans l'expérience sensorielle du monde. La science ne fait que déchiffrer l'entendement divin.

Mais PASCAL, lui, ne pense pas sa foi au travers de sa science ; la Foi est pour lui en dehors de la science. Et ceci ne lui est sans doute pas inspiré par la distinction thomiste entre la Nature et la Révélation, mais par une distinction particulière à sa pensée, entre l'ordre de la Raison et l'ordre du Coeur

3) Il n'y a pas de vraie contradiction entre PASCAL savant et PASCAL croyant. Le croyant n'a jamais renoncé à la science, chez PASCAL, le rationaliste ne renonce pas à la Raison, mais il lui assigne un champ de réflexion : la condition humaine, que la science moderne naissante se dispose à laisser de côté. PASCAL affirme qu'il est scandaleux que le rationalisme se replie dogmatiquement sur lui-même, au lieu de s'ouvrir en une recherche spirituelle.

Tout se passe comme si PASCAL avait pressenti le rationalisme clos dont le plus bel exemple, en France, sera celui du Positivisme scientifique d'Auguste COMTE, au xixème siècle.

Pour le positivisme en effet, la Science, seule, répond aux questions. Si elle ne peut pas répondre aux questions, c'est que ces questions sont mal posées, c'est que ce ne sont pas de vraies questions, ce sont des questions d'enfant, qui font sourire les

(12) "Pensées", Section 3, 231

adultes, parvenus, eux, à l'âge positif. Il faut bien se garder de poser des questions qui appartiennent à l'enfance de l'humanité. Et une naïve philosophie de l'histoire, parée du prestige de la Science, suffirait alors à clore la Raison sur l'homme, et à interdire désormais la métaphysique à l'esprit humain.

Certes, la Philosophie contemporaine a depuis longtemps dénoncé ce naïf orgueil dogmatique, mais c'est pour critiquer radicalement la Raison, proclamée fabulatrice et mensongère, et nous jeter dans un irrationalisme absolu, dominé par l'instinct ou la volonté de puissance. Mais une telle philosophie, lucide bien souvent pour définir l'existence humaine ne rend que très difficilement compte, à son tour, des conquêtes et des progrès de la Science, comme phénomène humain.

PASCAL dénonce simplement les limites de la Raison scientifique, en restant rationaliste et savant génial. Il nous rappelle que cette conscience raisonnable a des exigences plus nombreuses et plus élevées que celles de la Connaissance. Que l'homme est le seul animal inquiet, qu'il est, selon le mot de PÉGUY, un "monstre d'inquiétude", mais bien plus monstrueux encore s'il ne répond pas à sa vocation spirituelle profonde en fuyant les questions qui le concernent.

8

Il pourrait apparaître que l'inquiétude spirituelle du chrétien PASCAL ne possède pas toutes les harmoniques de l'inquiétude des chrétiens du monde d'aujourd'hui. C'est que PASCAL, qui a magnifiquement exprimé, et beaucoup plus lucidement que son époque, la finitude, et la temporalité dramatique et misérable de l'homme, n'a pas compris plus que son époque l'une des conditions de l'existence humaine aussi fondamentale que la mort : la dépendance de l'homme par rapport à son temps, c'est à dire à sa société. Le fait que la temporalité de l'homme s'inscrit dans une histoire.

Albert BÉGUIN (13) remarque que le seul livre d'histoire cité par PASCAL dans l'*Apologie*, c'est l'Histoire Sainte, c'est à dire, avant tout, l'histoire progressive de la Révélation divine. Histoire en figures, enseignement éternel valable pour tous les temps, "histoire" qui transcende les temps. Et PASCAL sait bien que Dieu est le seul maître de l'Histoire, que seul, il en scrute le

(13) "Pascal par lui-même", Ed du Seuil, Paris

mystère qu'aucune philosophie ne saurait définir, que le "Christ est en agonie jusqu'à la fin du monde". Toutes ces affirmations de la Foi ne concernent finalement que la Transcendance, elles traversent l'histoire. Tout le problème humain, pour le chrétien, est de la rejoindre à chaque moment de l'histoire. Car s'il est vrai que le chrétien n'est pas *de* ce monde, sa condition humaine est pourtant de vivre *dedans*.

L'homme de PASCAL est seul devant son Dieu. Les Romantiques, historiens et poètes, l'hégélianisme, et la pratique de la sociologie ont réappris au chrétien contemporain ce qu'il n'avait fait qu'oublier au cours des siècles classiques: la valeur du temporel dans lequel il a à vivre, et à s'engager. PASCAL est peut-être trop sévère pour ce monde, qui n'est, pour lui, qu'un obstacle au salut; il est trop proche de l'individualisme dès solitaires de Port-Royal. L'inquiétude spirituelle du chrétien contemporain est orientée vers le salut du monde entier lié au problème de son salut personnel, en collaboration avec tout ce qui est bon en ce monde.

Rien n'est plus caractéristique à cet égard que le scepticisme de PASCAL devant la justice humaine, et le pouvoir politique. "La justice est ce qui est établi, et ainsi, toutes nos lois établies seront nécessairement tenues pour justes sans être examinées, puisqu'elles sont établies" (14).

Qu'elle est étrangère, cette affirmation sereine de PASCAL, à cette note que nous relevons dans le journal d'un chrétien du XXème siècle, un pascalien fervent pourtant (15): "Le vrai chrétien... recherche d'abord le royaume de Dieu et sa justice. Non pas la justice sans le royaume, c'est la part des marxistes, mais, non plus, le royaume sans la justice, c'est la part d'une certaine société chrétienne"! MAURIAC a maintes fois reconnu la dette immense qu'il a envers PASCAL. Quels changements de perspectives il faut imaginer lorsqu'on trouve sous sa plume: "Que la passion politique m'entraîne ou m'égaré, il n'en reste pas moins que je suis engagé dans ces problèmes d'en-bas pour des raisons d'en-haut". (16).

PASCAL, lui, s'en remet exclusivement à la justice divine. et c'est pourquoi, quand il lui arrive d'apprécier la justice humaine, il parvient à des formules aussi désabusées que celles de MONTAIGNE, et où l'on retrouverait même quelquefois l'accent lointain de MACHIAVEL. Cette justice n'ayant pu être forte, on a

(14) "Pensées", Ed Brunshvicg, Section 5, 312.

(15) François Mauriac, Bloc-Notes, 29 Juillet 1953

(16) Mauriac Bloc-notes 1er Avril 1954.



fait que la force fût considérée comme juste. Il n'y a aucun trouble dans le ton de PASCAL ! Tout se passe comme s'il renonçait à la tâche humaine —et par certains aspects, surhumaine en effet— de rendre la justice de ce monde plus juste. C'est pourtant sur ce plan de la justice, précisément que le chrétien peut rencontrer tout homme de bonne volonté.

L'individualisme de la foi pascalienne est aussi étranger au sens communautaire des premiers chrétiens que son scepticisme au sujet de la justice humaine peut être étranger au christianisme d'un chevalier du Moyen-Age. Ou au christianisme contemporain d'un PÉGUY, d'un MAURIAC... Sans doute PASCAL a-t-il, en son siècle, la sécurité de partager la même foi que son roi, et lui faisait-il totalement confiance en matière de justice. C'est cette tranquillité que n'a plus un chrétien moderne lorsque la société civile et politique s'écarte ouvertement des principes chrétiens qui ont généralement présidé à sa naissance. Mais de quelle société chrétienne peut-on dire qu'il n'y a jamais eu à reprendre ? Et la société du Moyen-Age n'a-t-elle pas été justement l'une des plus fertiles en justiciers au nom de Dieu, et en redresseurs de torts ? L'indifférence de PASCAL en matière temporelle exprime, en réalité, la démission de toute la société de son temps devant un Pouvoir politique absolu et jaloux.

9

Cette réserve inspirée de considérations historiques, et qui semble redonner à PASCAL les limites de son siècle ne nous fait pas oublier de combien, par ailleurs, il a su le dominer.

PASCAL garde le sens aigu de la condition humaine concrète, en un siècle préoccupé de théologie pure, de science pure, d'esthétique pure.

Ce savant qui rencontre le Dieu d'ABRAHAM, d'ISAAC et de JACOB, qu'il distingue de celui des philosophes et des savants, témoigne bien tout de même, par les multiples aspects de son génie, que ces deux Dieux ne sont qu'un seul et même Dieu de vérité. Que la Science, et la Mystique occidentales, si elles ont des voies différentes, ne sont pas irréconciliables, et qu'il ne peut pas y avoir de contradictions vraies entre une *vraie* science et une *vraie* religion, même s'il arrive qu'il s'élève entre elles des malentendus provisoires.

Si l'inquiétude spirituelle de PASCAL demeure une attitude rationaliste, c'est qu'elle est peut être, approfondie par la Foi et

la Charité, la reprise du vieux souci socratique devant la naïve assurance des hommes. SOCRATE voulait inquiéter ceux qui croyaient savoir, en dévoilant leur ignorance, pour mieux assurer l'avènement de la vraie connaissance. PASCAL dévoile une misère plus profonde. Il veut inquiéter parce que les hommes ne *veulent pas savoir*, ne veulent pas voir leur ignorance. C'est donc bien qu'ils recherchent, sans le savoir, une sorte de vain salut, et PASCAL peut leur montrer qu'il existe une Espérance.